

ETC



La création artistique et le PNB

Nicolas Mavrikakis

Numéro 71, septembre–octobre–novembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, N. (2005). La création artistique et le PNB. *ETC*, (71), 6–7.



CHAMP DE L'ART

Venise

LA CRÉATION ARTISTIQUE ET LE PNB

Un des grands acquis de la Modernité est sans nul doute le fait que l'œuvre d'art a développé une fonction d'autoréflexivité, une capacité de parler d'elle-même et de réfléchir sur ses conditions d'existence. Si, de nos jours, la recherche des artistes se porte peu sur la matérialité de l'œuvre, les artistes contemporains continuent néanmoins à créer des pièces qui incitent à réfléchir sur les conditions d'exposition, la mécanique du milieu de l'art et ce qui encadre invisiblement l'œuvre, mais lui confère un poids symbolique important. Bien des artistes effectuent un travail critique autour de ce que nous pourrions appeler la valeur ajoutée créée par les galeries, musées, commissaires, historiens de l'art, collectionneurs... Cette année, à la Biennale de Venise, l'œuvre sonore *Loudspeakers*, de l'artiste Santiago Sierra (d'origine espagnole, mais vivant au Mexique), était de cet ordre. Déjà, à la précédente Biennale, il proposait une œuvre où il traitait de la Biennale comme d'un système d'exclusion. Le Pavillon espagnol était muré, juste ouvert par une porte arrière, gardée par des vigiles, et par laquelle seuls les citoyens munis d'un passeport espagnol étaient autorisés à entrer.

Cette fois-ci, avec *Loudspeakers*, Sierra exhibe certains paramètres d'existence de cette Biennale. Dans le hall d'entrée de l'Arsenale, des voix en anglais et

en italien égrainent un texte où se retrouvent toute une série de renseignements et règlements nécessaires au public, mais aussi beaucoup d'informations sur les structures internes du fonctionnement de cette Biennale. Au total, ce texte comporte 304 entrées informatives. Cela commence assez simplement, trop simplement, pourrait-on se dire... Mais Sierra est un petit malin.

Son œuvre mentionne le fait qu'il est interdit de fumer dans la Biennale, les dates d'ouverture, le prix d'entrée de 15 euros par personne (mais les clients d'Alitalia bénéficient de 50 % de réduction !), le prix du catalogue général (65 euros), également le prix des catalogues de tous les pavillons (entre 14, 80 euros pour ceux de l'Allemagne et de l'Autriche et 72, 80 euros pour celui de la Grande-Bretagne), le prix d'un café (pas cher, 1 euro) ou d'un vieux Whisky (6 euros)... L'information devient plus intéressante à partir de l'entrée n° 103. Sierra y indique que pour l'année 2003, 260 103 visiteurs ont parcouru la Biennale, que les hôtels à Venise commencent à prendre des réservations deux ans à l'avance, que 46 % des touristes qui visitent l'Italie viennent dans la Sérénissime...

Puis, Sierra poursuit avec une longue liste qui peut sembler fastidieuse. Il y énumère tous les pays qui ont un pavillon national dans l'espace officiel de la



Biennale – et qui représentent 24 % de la population mondiale et 83 % de tous les produits nationaux bruts au monde –, ceux qui sont en dehors de cet espace – les 34 % de la population mondiale produisant 9 % des PNB de notre planète – et ceux qui ne sont tout simplement pas présents à la Biennale – et qui pourtant représentent 42 % de la population du globe, mais seulement 8 % du PNB mondial.

Cette liste pourrait sembler un peu ennuyante. De simples chiffres n'auraient-ils pas été suffisants ? Ils n'auraient pas suffi à faire prendre conscience de la situation. Certes, Sierra souligne quelque chose que nous savions tous déjà (l'art est affaire de gros sous plutôt que d'esthétisme ou d'idées). Mais cette énumération des « élus », de ceux qui sont « en marge » et des « exclus » (les « invisibles ») a un impact par sa longueur, et du fait que cette liste de pays arrive après le prix d'un café, d'un sandwich, d'une contre-ventilation pour avoir fumé... Tout (ou presque tout) dans cette longue énumération est lié à l'argent, la Biennale se trouvant ramenée à un simple jeu de petits et de gros sous, à une mécanique économique.

Les fées de l'art

Étrangement, dans notre postmodernité qui expose les conditions d'exposition, des artistes continuent de vouloir croire au pouvoir presque magique de l'acte créatif (comme producteur de sens à part entière), à une création artistique qui aurait une valeur supérieure à celle octroyée par le milieu et par le marché. La capacité de raconter des récits magiques (et presque guérisseurs) est devenue étrangement une qualité spécifique de l'art.

Toujours à Venise, dans une présentation « off » Biennale, au Palazzetto Tito, Karen Kilimnik semblait parler de la création comme espace interpellant l'inconscient collectif. Son installation de peintures revêtait un aspect de maison enchantée, avec la présence de petits oiseaux empaillés et de nids placés ici et là, de faux bijoux et de fausses fleurs décorant l'ensemble des murs. Un espace peuplé d'images tirées

de la culture populaire, où se retrouvaient peintures anciennes et portraits de vedettes, interrogeait notre univers visuel occidental. Mais, bien sûr, comme toujours chez Kilimnik, tout cela dégagait une atmosphère très riche, très Marie-Antoinette s'occupant de ses moutons au Petit Trianon. Car, même si ses tableaux ont des qualités indéniables, le petit côté branché de Kilimnik devient parfois agaçant (dans un tableau, nous pouvions reconnaître Leonardo DiCaprio en jeune prince !). Il faudrait faire le tri dans sa production et enlever quelques pièces trop branchées et très commerciales.

Louise Bourgeois présentait deux œuvres, dont une totalement onirique et pas du tout commerciale. Sa pièce sonore *C'est le murmure de l'eau qui chante* laissait entendre la voix de la grand-mère de l'art contemporain, entonnant des chansons pour enfants : *Frère Jacques, Il court, il court, le furet...* Toute une série de comptines qui puisent leur sens au fond de l'inconscient collectif et qui, répétées parfois en canon, perdaient leur signification pour devenir comme des ritournelles, presque des chants africains enregistrés par des ethnologues.

Avec *Homespun Tales*, à la merveilleuse Fondation Querini Stampalia, Kiki Smith a réalisé une sorte de maison de fées, remplie de petites statues blanches, telles de petites magiciennes. Il y a, dans cette installation, un repliement de la création sur des forces mystérieuses, magiques, souterraines, presque en liaison, avec les morts ou les anges. Ces petites fées semblent toutes fragiles, aériennes et douces comme la brise du matin. Dans ces contes faits maison, Kiki Smith jongle avec les histoires des livres de notre enfance. Mais elle sait aussi nous dire combien l'art est un instrument d'exorcisme qui sait dépasser sa récupération par le marché.

NICOLAS MAVRIKAKIS